



## DIEU ET LE DIABLE

Par une pesante soirée du mois de juillet l'air était surchargé de nuages d'un gris cuivré, et si bas, qu'en s'avancant lentement, ils touchaient la cime des arbres, dont le feuillage frissonnait sans qu'il s'élevât le moindre souffle. Le temps à autre un bruit lointain et sourd suivait un éclair à peu de distance.

Involontairement soumis à ce respect et à cet air d'attente que l'orage qui va éclater donne à la nature, trois hommes, renfermés dans une chambre s'entretenaient à voix basse. Dans ces convulsions de la nature, l'homme tâche de se rendre petit et inaperçu comme l'enfant qui, redoutant la colère d'un pédagogue, cherche à se cacher sous son banc.

— Mes chers messieurs, dit un des trois, dont les traits fatigués et la voix affaiblie pouvaient indiquer un profond chagrin et des veilles prolongées, vous êtes ma dernière espérance. Tout ce que les autres médecins ont fait jusqu'ici à mon pauvre frère n'a réussi qu'à le faire souffrir davantage, et cependant je n'ai rien épargné, ni peines, ni argent ; j'ai vendu tout ce que je possédais pour payer la médecine et les drogues, et je l'ai fait de grand cœur, car si mon frère meurt, comme il me paraît que trop certain, mon plus grand chagrin sera d'être forcé de lui survivre, pour nourrir sa femme et l'enfant dont elle va être mère. Je vous laisse seuls, messieurs, avec une excellente bouteille de kirschenwasser. Je vais retourner auprès de mon frère, voir s'il a besoin de quelque chose ; avisez entre vous aux moyens de le soulager, messieurs, et tout ce qui me reste sera à vous, et vos noms seront dans mes prières tant que mes lèvres pourront remuer, et mes mains se joindre, et mes yeux se tourner vers le ciel.

Quand les deux médecins furent seuls, ils se mirent à converser et à vider la bouteille de kirschenwasser.

Ceci se passait il y a cent-cinquante ans, dans une maison de pêcheurs sur les bords du Rhin, non loin des ruines du château d'Ehrensfels, en cet endroit où le Rhin, resserré et gêné par des rochers entassés, précipite ses flots avec une violence qui les fait bondir et écumer ; tandis que de loin on l'aperçoit calme, bleu, limpide, promenant ses eaux entre deux rives vertes et fleuries. Près du château d'Ehrensfels, des écueils produits par des portions de rocher, que le fleuve ébranle sans les pouvoir enlever, forment un tourbillon que les bateliers ne passent jamais sans se recommander à Dieu et à la Vierge, et où plusieurs ont péri. (1)

— Monsieur, dit un des deux médecins, croiriez-vous que j'ai une incroyable peine à tirer de l'argent de mes malades, et que je ne puis m'en faire payer qu'en productions de leurs champs ?

Cela peut avoir son agrément, et je m'en trouve quelquefois très bien.

— Oui, mais malheureusement pour moi, j'ai cette année affaire à de maudits vigneron. Pour comble de malheur, la récolte de l'an dernier a été très abondante, de sorte que j'ai reçu plus de vin que je n'en pourrai boire dans toute ma vie.

— Quoique, cher confrère, je vous en aie vu parfois vider un certain nombre de bouteilles, et avec une parfaite résignation.

— Je ne me prétends pas plus ennemi du vin que ne doit l'être un bon Allemand, mais la récolte de l'an dernier a été si abondante, que personne n'en veut plus acheter.

— C'est un heureux hasard qui vous a poussé à me parler de cet embarras, mon cher confrère ; j'ai besoin de vin, et nous pourrions facilement nous arranger pour faire un échange. Vous m'avez parlé, il y a quelque temps, de l'envie que vous auriez de

trouver un cheval doux et robuste à la fois. Je serais assez porté à me défaire de mon cheval bai. Décidément c'est un luxe, que ma fortune ne me permet pas d'avoir, ainsi deux chevaux dans mon écurie.

— Cet arrangement me conviendrait assez ; quel âge a votre cheval ?

— Il prend sept ans.

— Vous me répondez de sa douceur, confrère vous savez que je ne suis pas cavalier, et vous ne voudriez pas vous servir de ce moyen pour avoir ma clientèle.

— Je le laisse monter par ma femme et par mes enfants, ainsi vous pouvez être parfaitement tranquille.

— Pour votre cheval je vous donnerai deux pièces de vin.

— Cela va, pourvu qu'il soit bon.

— Le meilleur qu'on puisse boire, pourvu que le cheval ne soit pas rétif.

— Scellons le marché en buvant un verre de ce délicieux kirschenwasser.

— Il va sans dire que vous me donnez en même temps la selle et la bride.

— Du tout, c'est un marché à part ; cependant je vous les jouerai aux cartes contre cinq bouteilles de kirschenwasser, si vous en avez qui vaille celui-ci.

— Tope, il est fâcheux que nous n'ayons pas de cartes ici.

A ce moment Wilhem rentra.

Il était encore plus abattu qu'à son départ.

— Messieurs, dit-il, mon pauvre frère souffre encore davantage ; de grâce, dites-moi vite ce que vous pouvez avoir imaginé pour le soulager.

— M. Wilhem, dit un des deux médecins, après avoir examiné attentivement, et avec les lumières que peuvent nous donner la science et l'expérience d'une longue pratique, nous avons décidé qu'il fallait faire boire à votre frère une infusion de cochléaria.

— Dans laquelle, dit l'autre, vous mettez trois gouttes de laudanum.

— Voici le laudanum et le cochléaria.

— Vous pensez donc, messieurs, que cela le soulagera ?

— Sans aucun doute.

Wilhem paya les médecins nomades, et se hâta de préparer leur ordonnance, puis de la faire prendre à son frère ; elle ne produisit aucun résultat, et Richard laissait échapper des cris aigus. Wilhem, de désespoir, se frappait la tête contre la muraille.

— Mon Dieu ! disait-il, ayez pitié de mon pauvre frère, ayez pitié de moi ; ne me l'enlevez pas ; mon bon, mon seul ami, lui qui a protégé mon enfance, m'a nourri, m'a élevé comme aurait fait une mère. Mon Dieu ! ayez pitié de lui, donnez-moi la moitié de ses souffrances, il en a plus qu'un homme n'en peut porter, ou, s'il vous faut accabler une pauvre créature, donnez-moi ses douleurs tout entières. Je les supporterai pour qu'il ait un instant de sommeil.

Oh ! mon frère ! mon Richard, que veux-tu ? oh ! si mon sang pouvait te soulager ! Ne te désespère pas, Richard, il est impossible que Dieu n'ait pas pitié de nous.

— Wilhem, dit Richard, où est ma femme ?

— Je l'ai forcée de prendre un peu de repos. La pauvre femme a les yeux brûlés par les veilles.

— Et toi aussi, mon pauvre Wilhem, tu dois être bien fatigué. Et Richard s'efforça d'étouffer un cri.

— Comment, se dit Wilhem, Dieu ne m'entend pas ! Les cris de douleur de ce malheureux, et les cris de mon cœur n'arrivent pas jusqu'à lui. Je ne puis résister davantage, je ne puis le voir souffrir. Que faire ? qu'inventer ? j'ai fait brûler des cierges dans l'église ; chaque jour on dit une messe. Tous les médecins, à dix lieues à la ronde, sont venus le visiter, depuis trois semaines qu'il est sur son lit sans un instant de sommeil. Dieu est-il donc notre père ?

Et comme Richard souffrait toujours, Wilhem parut frappé d'une idée soudaine.

— Attends, mon Richard, dit-il, attends une heure seulement, et si je n'apporte pas un remède à tes douleurs, je tuerai toi, et moi, et ta femme, car c'est trop souffrir ; attends moi.

Il serra la main froide de Richard, et s'élança dehors au milieu du vent et des éclairs qui sillonnaient l'air à de courts intervalles.

Il alla prendre son bateau, et se mit au courant. En passant près du *trou de Bingen*, ce tourbillon si redouté dont nous avons parlé plus haut, il allait, comme de coutume, faire une courte prière, d'autant que le vent soulevait les vagues plus que de coutume, et que ses sifflements, la lueur des éclairs et les éclats de la foudre qui déchirait les nuées, tout répandait dans l'âme une terreur mystique ; mais il était arrivé à ce point de désespoir où l'on brave tout, parce qu'on croit avoir épuisé le malheur ; et d'ailleurs, se dit-il, pourquoi prierais-je Dieu, qui ne veut pas soulager mon frère. Il ne m'entend pas, et ce n'est plus en lui que j'espère ? Ce qu'il ne veut pas m'accorder je vais aller le demander au diable ; c'est lui seul que j'invoque, puisque Dieu m'abandonne. En ce moment un éclair brilla, la foudre presque aussitôt fit un bruit horrible au-dessus de sa tête ; la nuée était proche, il crut un moment que Dieu allait le punir de ses blasphèmes, mais son bateau passa entre les écueils malgré l'obscurité et le vent.

— Au reste, dit-il, pourquoi Dieu entendrait-il nos blasphèmes, puisqu'il n'entend pas nos prières ? Le Diable est d'un bon secours ; en l'invoquant j'ai passé le *Bingerloch*, où tant d'autres ont péri en implorant le secours de Dieu.

Et tout en suivant le cours de l'eau :

— Il est bien connu dans le pays que Hanry, qui est allé s'établir à Mayence, n'est devenu si riche qu'en se donnant au diable, au carrefour de la forêt. Je sais que beaucoup sont incroyables, et soutiennent qu'on aurait beau appeler le diable pendant cent nuits de suite à tous les carrefours de toutes les forêts, il ne vous entendrait pas. Cependant, ce n'est pas une raison de ne pas croire les choses parce qu'on ne les comprend pas ; nous croyons bien au soleil, que personne ne comprend ; — mais c'est un crime horrible que de se vendre ainsi au diable, et je frémis à la pensée de lui appartenir, quand je songe à tout ce qu'on dit des peines de l'enfer. Mais mon frère, mon pauvre frère, qui, lorsque j'étais enfant, travaillait pour me nourrir ; encore en ce moment, il souffre, il crie, il faut le soulager à quelque prix que ce soit ; et d'ailleurs, Dieu aura peut-être pitié de moi, en voyant la cause qui me fait agir.

— Quelle horrible tempête ! continua-t-il, serait-ce un avertissement du ciel. — Bah ! le ciel s'occupe bien de nous, qui laisse souffrir le meilleur des hommes.

A ce moment, il aborda, a narra son bateau aux racines d'un vieux saule.

Pourvu que je retrouve l'endroit ; on me l'a cependant montré bien des fois.

A la lueur des éclairs, il pénétra dans la forêt, et, après bien des détours, arriva à un point d'où partaient trois chemins.

— C'est ici, dit-il, et il s'appuya contre un arbre. Ses cheveux étaient dressés sur sa tête ; tous ses muscles étaient horriblement tendus.

Le vent qui s'engouffrait sous les arbres, les éclairs qui jetaient de temps à autre une lueur bleuâtre, tout augmentait sa terreur.

Il chercha dans sa tête la formule qu'on lui avait indiquée, et dont s'était, disait-on, servi Hanry le riche.

Au moment de la prononcer, il hésita, puis : — Allons, c'est un moment de plus que souffre mon pauvre frère ; il arrivera ce qui pourra ; et à haute voix, il dit trois fois : Monseigneur le diable, je vous donne à présent et à tout jamais ma main gauche, si vous rendez la santé à mon frère.

Puis, avec accablement : C'est fini ! Alors il tomba sur la mousse humide et se prit à pleurer.

Ensuite, sans rien dire, sans penser presque, tant il était écrasé et anéanti, il alla rejoindre son bateau. En passant le *Bingerloch*, l'aviron qu'il tenait de la main gauche, se brisa contre un roc. Il ne douta plus que le diable n'eût accepté son offrande ; il frissonna, et cependant se hâta de regagner la maison.

Il trouva Richard endormi.

Voici ce qui était arrivé :

Dans son trouble, Wilhem avait, en sortant, mal fermé la porte ; le vent l'avait ouverte avec violence, et le bruit qu'elle faisait, joint au vent qui

(1) La main des hommes a aujourd'hui rendu ce passage beaucoup moins dangereux ; néanmoins souvent encore les bateliers avertissent les passagers de faire leur prière.